

Olivier Dard

Charles Maurras

Le nationaliste intégral

EKHO

Dans la même collection

Brian Cox, Jeff Forshaw, *L'univers quantique. Tout ce qui peut arriver arrive...*, 2018

Marianne Freiburger, Rachel A. Thomas, *Dans le secret des nombres*, 2018

Xavier Mauduit, Corinne Ergasse, *Flamboyant Second Empire. Et la France entra dans la modernité...*, 2018

Natalie Petiteau, *Napoléon Bonaparte. La nation incarnée*, 2019

Jacques Portes, *La véritable histoire de l'Ouest américain*, 2018

Thomas Snégaroff, *Kennedy. Une vie en clair-obscur*, 2017

Thomas Snégaroff, *Star Wars. Le côté obscur de l'Amérique*, 2018

Max Tegmark, *Notre univers mathématique. En quête de la nature ultime du réel*, 2018

Maquette de couverture : *Delphine Dupuy*

©Armand Colin, Paris, 2013, Dunod, 2019

ISBN : 978-2-10-079376-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Avec Ana Isabel Sardinha-Desvignes, *Célébrer Salazar en France (1950-1974). Du philosalazarisme au salazarisme français*, PIE-Peter Lang, coll. « Convergences », 2018.

La synarchie : le mythe du complot permanent, Perrin, coll. « Tempus », 2012 [1998].

Voyage au cœur de l'OAS, Perrin, coll. « Synthèses historiques », 2011 [2005].

Bertrand de Jouvenel, Perrin, 2008.

Le rendez-vous manqué des relèves des années trente, PUF, coll. « Le nœud gordien », 2002.

La France contemporaine, vol. 5, *Les années 50 : le choix impossible*, LGF, coll. « Livre de poche, Références histoire », 1999.

Jean Coutrot, de l'ingénieur au prophète, Presses universitaires franc-comtoises, coll. « Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté », 1999.

Remerciements

Si, selon la formule consacrée, les propos de cet ouvrage n'engagent que leur auteur, ils sont aussi le fruit de nombreux échanges individuels et de réflexions collectives. Mes premiers remerciements vont à deux collègues et amis, Michel Grunewald et Michel Leymarie, qui ont suivi la rédaction de ce manuscrit et été des relecteurs très précieux. Ce livre doit aussi beaucoup aux différents colloques que j'ai organisés, le plus souvent en collaboration, sur Maurras ainsi que les droites radicales françaises et étrangères. Les débats lors des rencontres et les contributions qui en sont issues ont nourri ce volume et me conduisent par conséquent à dire ma dette aux nombreux collègues français et étrangers, venus des deux côtés de l'Atlantique et pour certains de façon très régulière. Un grand merci enfin à Vincent Duclert pour sa confiance et sa disponibilité lors de la première édition de ce livre.

Introduction

L'année 2018 aura été, pour une part, une année riche en débats et polémiques autour de la figure de Charles Maurras, né cent cinquante ans plus tôt et figurant dans le *Livre des commémorations nationales* publié à la fin de 2017. Le doctrinaire de l'*Action française* n'y était nullement entré par effraction. En effet, quelques mois plus tôt, une notice de deux pages avait été commandée à l'auteur de ces lignes et validée par le Haut comité. La publication du volume, précédé d'un avant-propos de Françoise Nyssen, alors ministre de la Culture, a suscité fin janvier-début février 2018 des polémiques dans la presse, certains avançant que la présence même de Maurras tendait à réhabiliter ses positions et ses responsabilités. L'ouvrage a été rapidement retiré de la vente. Deux des historiens membres du Haut comité des commémorations nationales, Jean-Noël Jeanneney et Pascal Ory, ont alors précisé dans une tribune dans *Le Monde* que « commémorer n'est pas célébrer :

“L'émotion qui entoure l'inscription de Charles Maurras dans le Livre des commémorations nationales pour 2018 exige une explication simple et claire. La mission confiée au Haut Comité aux commémorations nationales est de contribuer, au hasard des anniversaires, à une meilleure prise de conscience des épisodes majeurs du passé. Il en propose une liste à la ministre, à qui il revient de les agréer si elle le souhaite.”

Françoise Nyssen l'a fait d'abord, en l'occurrence, avant de changer d'avis. Sont concernés les personnalités et les événements dont notre pays peut s'honorer, mais pas seulement eux. Commémorer, ce n'est pas célébrer. C'est se souvenir ensemble d'un moment ou d'un destin. Distinction essentielle : on commémore la Saint-Barthélemy, on ne la célèbre pas. On commémore l'assassinat d'Henri IV par Ravaillac, on ne le célèbre pas. On commémore la Grande Guerre, on ne la célèbre pas¹. »

Quelques semaines plus tard, à l'exception de deux de ses membres, le Haut Comité démissionnait en bloc en adressant le 21 mars à la ministre une lettre rendue publique et précisant la position des démissionnaires sur la question générale des commémorations et sur le cas précis de Maurras.

Les auteurs commençaient par rappeler sa décision et l'impossibilité dans laquelle ils se trouvaient de continuer à siéger :

« La décision que vous avez prise de retirer le nom de Charles Maurras de la longue liste de faits mémorables établie par notre Haut Comité au titre de l'année 2018 – après l'avoir d'abord ratifiée par une préface élogieuse – et d'interrompre la diffusion du Livre des commémorations nationales nous rend impossible, à notre vif regret, de continuer à siéger dans cette instance. »

Les signataires revenaient ensuite sur les enjeux liés aux deux termes « célébrations » et « commémorations » pour rappeler les décisions prises après l'affaire Céline de 2011 où le ministre d'alors, sur la suggestion de membres du Haut Comité, avait substitué le mot de « commémorations » à celui de « Célébrations », ce qui clarifiait définitivement les choses pour les démissionnaires : « Ce changement affiché, explicite, marquait en soi, aux yeux de tous les observateurs de bonne foi, le parti qui était pris par les pouvoirs publics. Il s'agissait d'associer, dans les propositions qui leur seraient

faites, d'une part l'hommage à des personnages et des événements qui justifiaient une fierté collective et, d'autre part, le rappel d'épisodes ou d'acteurs ayant compté dans notre histoire tout en pouvant susciter rétrospectivement réserves, douleur ou indignation au regard des valeurs de la démocratie républicaine. Toute une sensibilité contemporaine ne nous encourage-t-elle pas à considérer avec lucidité les "pages noires de notre histoire" ? »

C'est ensuite que la lettre précisait quelques lignes plus loin les choses sur Maurras : « Au sein de cette liste [celle de l'ensemble des commémorations qui avaient été proposées à la ministre], établie à l'unanimité, la présence de Charles Maurras allait de soi, cette personnalité, ennemie de la République, ayant joué dans l'histoire de notre pays un rôle intellectuel et politique considérable, bien au-delà de sa famille de pensée. »

Il ne nous appartient pas de commenter les motivations mises en avant par les auteurs de la lettre. Nous ne pouvons en revanche que souscrire à l'importance qu'ils confèrent à Maurras dans l'histoire de la France contemporaine et sur laquelle nous avons insisté dans un entretien paru dans *Libération* le 2 février 2018. Tout en soulignant que son antisémitisme était « précoce, profond et constant », nous avons aussi souligné que « Maurras était un personnage important et représentatif de l'histoire française² ».

Ce premier acte a été suivi par un autre, de moindre ampleur. Comme les ouvrages majeurs de Maurras n'étaient plus disponibles, les éditions Robert Laffont et la célèbre collection « Bouquins » avaient prévu, de longue date, de rééditer une anthologie des textes de Maurras avec une préface de Jean-Christophe Buisson et une présentation par Martin Motte³. De nouveau l'accent s'est porté sur la figure de Maurras et a relancé le débat sur l'opportunité qu'il y aurait (ou non) à rééditer un auteur largement considéré

aujourd'hui sous le seul angle de son pétainisme et plus encore de son antisémitisme⁴.

Cet antisémitisme est incontestable et perdue chez Maurras après la Seconde Guerre mondiale. On en voudra pour preuve les développements consacrés dans *Votre bel aujourd'hui* à la « question juive ». Venant après la « question des métèques » ce passage traduit la continuité de la pensée du chef de l'Action française et sa référence à la nécessité d'un « antisémitisme d'État » que n'ont ébranlées ni la solution finale ni la création de l'État d'Israël :

« La question juive ne se confond pas tout à fait avec celle-ci [celle des métèques] bien qu'elle y confine. J'espère que vous n'allez pas crier au pogrom ? Ni au crématoire ? Ni à la castration légale ? Ni aux lois de Mendel ? En pleine occupation nous avons publiquement dit au professeur anthropologue et philoboche Montandon que nous n'étions pas pour la petite sauce raciste de son "antisémitisme de peau". Il ne s'agit pas de dire Mort aux Juifs qui ont droit à la vie comme toutes les créatures, mais : À bas les juifs parce qu'ils sont montés trop haut chez nous. Notre antisémitisme d'État consiste à leur reprendre et à leur interdire ce qu'ils ont pris de trop, et en premier lieu, la nationalité française, alors qu'ils en ont une et indélébile, et qu'ils gardent toujours en fait. Qu'elle leur suffise donc ! Elle eut ses gloires et vient de récupérer un territoire au Proche-Orient, ce qui pourrait ouvrir à nos Juifs ce substrat territorial qui manque à leur qualité d'étrangers. La justice exige seulement que les Juifs ayant rendu d'importants services de paix ou de guerre au Pays n'en soient pas frustrés. Leur personne a acquis un droit à notre nationalité ; elle doit en jouir à un titre personnel.

Mais sont-ils aptes à le transmettre ? Leur tradition et leur esprit ne sont-ils pas trop particuliers dans leur complexité pour rien garantir contre le rôle centrifuge, ou plutôt gallifuge, de leur cerveau ? Chaque génération juive est admise à gagner et à mériter ce beau grade ; on les y convie de bon cœur⁵. »

Cette présentation des choses scandalise incontestablement en 2019. Elle avait pourtant largement droit de cité il y a quelques décennies à l'heure où Maurras, chantre du « nationalisme intégral » à la tête du quotidien *l'Action française* était une personnalité de premier plan de la vie intellectuelle et politique française. Des années durant, il a incarné une figure tout à la fois de journaliste et de polémiste mais aussi d'écrivain et de doctrinaire politique adoubé par ceux qui furent ses maîtres (Anatole France et Maurice Barrès), célébré par ses nombreux disciples dont certains entrèrent en dissidence (de Georges Valois à Robert Brasillach), discuté sur le fond par des critiques célèbres (Albert Thibaudet) ou dénoncé par des plumes acerbes (de Paul Claudel à François Mauriac). Et cet écho hexagonal ne saurait faire négliger son importance à l'étranger, de l'Europe aux Amériques.

Cette renommée contraste à l'évidence avec l'opprobre qui frappe Maurras au XXI^e siècle alors même que le maurrassisme avait fait l'objet ces dernières années de publications scientifiques auxquelles avait participé l'auteur de ces lignes⁶. Car les polémiques de 2018 ne sauraient en faire oublier une autre remontant à juin 2012 et à la défaite de Nicolas Sarkozy. Voulant rompre des lances avec Patrick Buisson, ancien de l'hebdomadaire *Minute* et alors conseiller bien connu du président battu⁷, Nathalie Kosciusco-Morizet la porte-parole du candidat lance le 24 juin 2012 sur Canal+ que son « objectif n'était pas de faire gagner Nicolas Sarkozy, il était de faire gagner Charles Maurras ». Les médias s'emparent de l'affaire. Le jour même, le *Huffington Post* reprend la déclaration et présente Maurras comme « une figure de l'extrême droite catholique », ce qui ne manque pas de piquant quand on songe à la condamnation de ce dernier et de *l'Action française* par le Saint-Siège en décembre 1926. Le 27 juin, *Marianne* évoque, sans donner de noms, les « maurassiens (*sic*) de l'UMP ».⁸

Ces controverses et polémiques livrent des enseignements sur Maurras et ses représentations. L'ignorance manifeste qui l'entoure n'a d'égale que le rejet qu'il suscite. Pour parler comme les politistes, l'étiquette de maurrassien est un « label infamant ». Ce discrédit n'est pas nouveau et remonte à l'après second conflit mondial. Il s'alimente d'une formule de Maurras, la « divine surprise », qui associerait la défaite, l'Occupation et Vichy. À l'ignominie de la trahison s'ajoute l'antisémitisme, exprimé continûment depuis l'affaire Dreyfus. Le 27 janvier 1945, condamné à la réclusion criminelle à perpétuité pour « intelligence avec l'ennemi », Maurras proclame en quittant la salle : « C'est la revanche de Dreyfus. » Les choses doivent être précisées. Le soutien de Maurras à Pétain et à l'État français est profond et durable, rangeant le chef de l'Action française dans le camp non des seuls maréchalistes mais dans celui des pétainistes. Un pétainisme violemment hostile dans son cas aux collaborationnistes puisque Maurras est toute sa vie, Occupation comprise, un germanophobe impénitent. Sa formule bien connue, « la divine surprise », remonte au début de 1941 et est authentique. Elle doit cependant être explicitée en soulignant qu'elle vise l'avènement du Maréchal Pétain et non la défaite et l'occupation de la France par l'Allemagne nazie. L'antisémitisme de Maurras, héritier d'Édouard Drumont et du boulangisme, est ancien, profond et virulent. Il imprime sa marque à l'histoire de l'antisémitisme français⁹. Maurras s'impose ainsi, dès les premières années de *l'Action française*, comme le théoricien d'un « antisémitisme d'État » ; assurément distinct du futur racialisme nazi, il n'en promet pas moins en 1911 aux juifs un « statut » visant à les « exclure » de « l'unité française ».

Écrire une biographie de Charles Maurras est une entreprise délicate. Alors qu'il existe peu de synthèses sur l'Action française elle-même, depuis le travail monumental et ancien d'Eugen Weber¹⁰, Maurras a suscité différentes biographies.

Leur statut est fort différent. L'ouvrage de Victor Nguyen¹¹, inspirateur également de colloques sur Maurras durant les années 1970 et 1980 est fondamental pour comprendre les débuts et la formation du futur chef de l'Action française. Il s'arrête où Eugen Weber commence le sien. Nguyen n'est pourtant pas le premier universitaire biographe de Maurras. Ce dernier, depuis sa cellule de Clairvaux, correspond avec un Américain, Léon Roudiez, qui prépare une thèse sur ses débuts, avant qu'il ne devienne le chef de l'Action française¹². Les réponses au questionnaire du chercheur de Columbia indiquent comment Maurras relit son parcours et ce qu'il attend de ces échanges. Maurras commence par dénier tout intérêt aux textes publiés avant ses vingt-cinq ans car il a « écrit et publié *beaucoup trop tôt*¹³ ». La mise en garde n'est pas neuve car, dès les années 1930, alors que germe le projet de lui consacrer un *Dictionnaire politique et critique*, Maurras interdit que l'on y insère tout texte antérieur à 1893. Maurras n'hésite pas à livrer à Roudiez des précisions et à commenter le résultat de l'ensemble en l'annotant. Roudiez est aussi investi d'une mission, celle d'être un « interprète » qui puisse « servir à mieux connaître et à mieux juger [sa] patrie » : « *Soyez-le, Soyez-le !* » l'en adjure Maurras qui lui dit « merci encore de tout [son] cœur ». Maurras entend, et il n'est pas seul dans ce cas, exercer un droit de regard sur ce qui s'écrit sur lui et contribuer à fixer le récit de son itinéraire et de l'histoire de l'Action française. Il suit donc, toujours de ses prisons, la genèse et la publication en 1951 par Henri Massis de *Maurras et notre temps*, ouvrage qui peut se lire comme une sorte de mémorial. Le résultat enthousiasme Maurras qui écrit à Hélène, sa nièce adoptée, de transmettre à Massis la « joie très reconnaissante ! » éprouvée à la lecture où « l'admirable d'un bout à l'autre, est la vérité essentielle sur toute la polémique et la discussion¹⁴ ».

L'ancien directeur de *La Revue universelle*, que Mauriac décrit à la fin des années 1950 comme « immobile, à la même

place du champ de bataille [...] debout près de la tombe de son maître vaincu¹⁵ » n'est pas unique en son genre. Sur un tout autre plan, le disciple et héritier Pierre Boutang, tout en ayant pris des distances avec son maître, publie à la fin de sa vie un ouvrage qui se veut une biographie intellectuelle de Maurras mais qui est autant un dialogue interrompu et *post mortem* entre les deux hommes¹⁶. À côté de ces titres emblématiques, certains contemporains majeurs, à l'instar d'Albert Thibaudet, le célèbre critique de *La Nouvelle Revue française* et quelques-uns de ses disciples, devenus ou non dissidents, et parmi lesquels on compte Emmanuel Beau de Loménie, Jean de Fabrègues ou Jean Madiran, rédigent, au fil des décennies, des biographies ou des essais sur sa pensée¹⁷. C'est dire si la littérature produite sur Maurras est considérable alors que les trois biographes majeurs des années 1990-2000 ne se lancent à leur tour dans l'entreprise. Leur profil et leur projet sont très différents, du journaliste Yves Chiron, informé et qui ne cache pas son empathie pour son sujet, à Stéphane Giocanti, littéraire et grand connaisseur du Félibrige en passant par Bruno Goyet, historien et spécialiste à l'origine du comte de Paris¹⁸. La consultation de la bibliographie établie par Alain de Benoist, arrêtée en 2003 et recensant les œuvres de Maurras (préfaces incluses) mais aussi les travaux universitaires ou les ouvrages français et étrangers traitant de lui-même et de l'Action française atteint 195 pages¹⁹. Ainsi présenté, le corpus imprimé ne tient pas compte des dizaines de milliers d'articles publiés par Maurras ni bien sûr de ses archives qui contiennent une abondante correspondance dont certaines parties essentielles ont été publiées ces toutes dernières années²⁰.

Cette masse documentaire pourrait rendre vaine la tentative de vouloir proposer une synthèse et un nouveau regard sur une figure dont les grandes étapes de l'itinéraire sont balisées et dont les principales lignes de la doctrine sont connues. L'opprobre qui le frappe à la Libération ne

peut faire oublier le magistère intellectuel qu'il exerce encore à la veille du second conflit mondial et qui est renforcé par sa consécration académique et la levée des sanctions de 1926. Durant plusieurs décennies, Maurras est un « contemporain capital » que ses interlocuteurs, en particulier ses contradicteurs en politique mais aussi en littérature, considèrent comme un adversaire de poids. Pour ses admirateurs et ses partisans, qui dépassent les milieux d'Action française, Maurras est une référence dont le point de vue compte, posant à son propos la question délicate, entre toutes de son influence. Une influence d'autant plus importante à prendre en compte qu'elle est diffuse et alimente après la guerre, la thématique du « poison » et de « l'empoisonneur », notamment auprès de la jeunesse ou à l'occasion de la Révolution nationale. Pour un dernier groupe, à l'évidence plus réduit mais non squelettique, Maurras est « maître » ; un « maître » bien différent de son ami Maurice Barrès, l'autre figure majeure du nationalisme français. Car pour Maurras, la reconnaissance ne suffit pas. À partir de l'Action française, entendue comme mouvement et surtout comme journal quotidien, il aspire à se poser en chef d'« école ». La biographie de Maurras, ainsi entendue, ne renvoie pas seulement à un parcours intellectuel et politique personnel. La vie de cet homme, malgré le handicap et le traumatisme que lui inflige une surdité précoce, est aussi une aventure collective tant au plan littéraire que politique et journalistique. Dans un ouvrage souvent anecdotique et polémique sur le milieu d'Action française et sa vie au tournant des années 1920-1930, Charlotte Montard en même temps qu'elle dresse un portrait chaleureux de Maurras souligne qu'il « ne vit que pour l'AF, qui est son œuvre et sa joie²¹ ». Ce journal tant désiré, Maurras y passe ses soirées (il y arrive vers 17 heures) et ses nuits puisqu'il ne rentre chez lui que lorsque le reste de la société se lève. C'est dans son bureau, où trône sur la cheminée un buste de Richelieu

et de nombreuses photographies de Martigues ou de personnalités²² que Maurras écrit mais aussi reçoit des visiteurs de tous âges, Français, mais aussi étrangers, avec lesquels il argumente et à qui il entend transmettre ses vues.

Traiter de Maurras signifie saisir et comprendre le charisme d'un « maître » qui fascine et suscite admiration si ce n'est dévotion chez certains de ses disciples. L'idole peut aussi être renversée et l'histoire de la relation à Maurras est aussi celle de dissidences. Elles sont autant de déchirures pour le chef quitté que pour celui qui s'en va, rarement dans la discrétion. Les départs de l'Action française s'accompagnent souvent de campagnes de presse quand ce n'est, dans le cas de Georges Valois, d'un vaste déballage devant les tribunaux. Les dissidences renvoient, comme par un jeu de miroir inversé, à la question de la place de Maurras dans le dispositif général de l'Action française. Elle est centrale. Si Léon Daudet est le directeur du quotidien, Maurras s'affirme comme le personnage de premier plan. Il concentre sur lui plusieurs attributs. Il est le doctrinaire du mouvement, l'âme de son journal et son chef politique. Cette dernière fonction, la plus délicate pour lui, nourrit les incompréhensions et fait germer les dissidences. Elle pose la question du rapport du « chef » et non plus du « maître » à l'action et interroge sur la relation de Maurras, non seulement à la politique quotidienne, qui nourrit nombre de ses lectures et ses éditoriaux, mais plus profondément au politique. Maurras, en effet, enseigne, mobilise et cultive comme il le dit « l'espérance » chez ceux que l'on désigne communément du nom de maurrassiens et dont l'histoire est indissociable de celle du chef de l'Action française.

Maurrassisme et maurrassiens

Maurrassisme et maurrassien sont des termes polysémiques. La définition du maurrassisme doit être mise en contexte et territorialisée. Mise en contexte d'abord pour

questionner non seulement les étapes de la formation de la pensée de Maurras mais aussi ses potentialités d'évolution. Il ne s'agit pas seulement de savoir quand et comment le maurrassisme de Maurras se forme, mais d'examiner ce qu'il devient à sa maturité ; il importe à cette fin de revisiter des critiques déjà formulées par des adversaires contemporains comme des « dissidents » et balayées par la *doxa* maurrassienne, à savoir son enfermement dans un « système » et une inaptitude à évoluer et à penser leur temps présent, synonyme pour ses détracteurs ou lecteurs critiques de sclérose. S'interroger sur la territorialisation du maurrassisme invite à sortir du cadre français et à le considérer sous l'angle de ses réceptions à l'étranger et des transferts culturels et politiques²³. Le Maurras des étrangers tout comme leur maurrassisme, de l'Europe aux Amériques francophones et latines, est souvent bien différent de celui dont les Français débattent. Durant plusieurs décennies, de l'immédiat avant premier conflit mondial au tournant des années 1960-1970, Maurras est pourtant lu, commenté et dénoncé à l'étranger (notamment en Allemagne). Les chronologies tout comme l'intensité des réceptions et des usages sont différentes selon les aires considérées mais ce processus, que des recherches récentes mettent en évidence, est un des éléments à prendre en compte dans une appréhension d'ensemble de Maurras. Il permet de faire émerger d'autres Maurras que ceux qui ont communément cours en France. Car les maurrassiens sont divers. Les relectures ou les réemplois de l'œuvre du « maître », prise dans sa diversité et pas seulement sous son aspect politique, sont fonction des « horizons d'attente » de figures et de groupements bien différents de la Belgique à l'Espagne en passant par le Canada français. Il ne s'agit pas pour eux seulement d'admirer à distance un « maître » mais de l'utiliser en s'appropriant et en segmentant pour leurs fins propres, un corpus qui, vu de France, est considéré comme un tout indissociable. Si Maurras se considère comme une incarnation de la « vraie France » et si son

histoire est d'abord une histoire française, l'écriture de sa biographie invite à dépasser le cadre national car le chantre du « nationalisme intégral » est avec l'Action française une matrice européenne et transatlantique des droites radicales au xx^e siècle.

Une enfance et une adolescence brisées par « trois failles »

Sous le signe de l'âge d'or et du deuil

Charles Marie Photius Maurras naît à Martigues le 20 avril 1868. Son milieu familial est plutôt modeste. Son père, Jean Aristide (1811-1874), percepteur à Martigues, meurt alors que le jeune Charles n'a que six ans. Cette mort précoce n'empêche pas l'enfant d'en garder un souvenir vif. Dans un texte publié en 1924 et repris l'année suivante dans *La Musique intérieure*, il décrit son père comme « le type accompli du petit fonctionnaire très appliqué à des devoirs que l'amour du bien public ennoblit, mais non moins passionné pour les livres, les arts et tous les autres jeux et délassements de l'esprit. Il avait couru la France, visité Londres, revu souvent Paris, rapporté les idées générales qui stimulaient encore son plaisir de se cultiver ». C'est bien ici l'adulte Maurras qui juge et apprécie ce père dont il a lu en détail la correspondance et sur lequel il a entendu des récits. Mais le même texte conserve des traces directes de l'enfance, à travers l'évocation d'un homme « à l'humeur **génieuse** et gaie » qui guide ses « premiers pas dans les jardins et dans les vergers de Martigues ». Un souvenir très précis illustre cette relation entre l'enfant et

le père, le moment où ce dernier annonce au très jeune Charles la naissance de Joseph :

« Il m'avait annoncé l'arrivée de mon jeune frère en chantant et en dansant. Mon frère aîné étant mort avant ma naissance²⁴, j'avais les mœurs du fils unique et regardais d'un œil jaloux le petit rival nouveau-né : que de caresses maternelles perdues pour moi ! Mon père me prenait la main : "Allons, viens disait-il, nous sommes des hommes !" Si je traînais un peu, il me faisait sauter et rire au moyen d'une vieille petite chanson [...] Ah ! vous dirai-je, maman, Ce qui cause mon tourment...²⁵ »

Si l'empreinte de ce père, dont « le grand deuil²⁶ » est un premier traumatisme doit être rappelée, c'est véritablement, sa mère, Marie, qui joue un rôle essentiel dans l'éveil de l'enfant ; au point qu'un des biographes de Maurras, Stéphane Giocanti, a pu voir en Maurras un « frère de Colette²⁷ ». Fille d'un capitaine de frégate, Pierre Garnier, et d'une mère Charlotte Boyer, dont le père était avocat à Avignon, la future mère de Charles Maurras est issue d'un milieu plus aisé que celui de Jean Aristide avec qui elle s'est fiancée en 1863 puis mariée le 25 avril 1865. Deux ans après sa mort, en 1922, Charles Maurras décrit sa mère comme « la grande liseuse » et ne manque pas de souligner sa piété. Trois décennies plus tard, il explique au chanoine Aristide Cormier qui le visite régulièrement dans la clinique Saint-Grégoire de Tours qu'il a « eu pour mère une sainte femme²⁸ ». L'empreinte religieuse est en effet très importante chez les Maurras, tout particulièrement après que Marie s'est retrouvée veuve et désargentée. L'atmosphère de ce foyer sans père et l'attachement des deux orphelins pour la mère se mesure à ce compliment rédigé par l'aîné et adressé à Marie Maurras très probablement le 15 août pour 1877 :

« Vive la Sainte Vierge et Maman. Chère Maman, Voici que le jour de ta fête est arrivé et nous tenons à te la souhaiter. Oui dans ce jour solennel je te promets d'être plus sage et de faire bien mes devoirs. Mon frère de son côté te promet de bien apprendre à lire. Cette fête n'est pas sans amertume hélas ! il y manque quelqu'un qui serait bien content de nous voir ce quelqu'un c'est papa. Enfin nous te remercions des soins que tu donnes à notre éducation, des bons exemples que tu nous donnes et enfin de ta bonté. Bonheur santé longue vie tels sont nos vœux. Tes deux fils Charles et Joseph²⁹. »

Si la mère est choyée et si elle comble autant qu'elle le peut la disparition prématurée du père, le vide est là. Il permet sans doute de comprendre l'attachement particulier de Charles Maurras à sa petite enfance qui fait chez lui figure d'âge d'or. Il la célèbre ainsi en ouverture du texte précité de 1924 dont la première partie est intitulée « Le secret » :

« S'il m'était offert de revivre l'une de mes heures passées, je n'hésiterais pas à choisir ma petite enfance. Aussi loin que j'y peux descendre, seul désormais, sans le secours des mémoires qui sont éteintes, je vois de beaux jours filés d'or que l'hiver même éclaire d'un soleil luisant, cler et beau que nul printemps ne me ramène. Des saveurs, des parfums, des contacts de toutes les choses se dégage l'esprit de la surabondance accordée au jeune désir. L'événement et le souhait, la réalité et le rêve s'y tiennent et s'y suivent par des liens délicats qui ne se rompent jamais : tout a son sens, son lustre³⁰. »

Lorsqu'il publie « Le Secret », Maurras a 56 ans et cette parution brise un « silence » dont Pierre Boutang a entrepris de comprendre les causes. Souci de « discrétion », responsabilité de Rousseau à qui tiendrait « la misérable destinée de l'enfance dans les systèmes comme dans les sentiments », « ruptures pénibles ou tragiques³¹ » assurément. Ce texte

marque un tournant car au cours des décennies suivantes, Maurras n'a de cesse de revenir sur cette enfance qu'il célèbre ensuite dans le texte bien connu et analysé *Quatre Nuits en Provence* (1931)³² mais plus encore, jusqu'au terme de sa vie en 1952, *Le Beau Jeu des reviviscences* qui ouvre le *Cahier de l'Herne* récemment paru.

Si, en s'adressant à son « petit Jacques » et sa « petite Ninon », ses neveux et nièce, il admet « radoter » sur « la petite ville » de sa « première enfance », il met surtout en exergue un épisode qui peut être daté d'août 1950 :

« [...] un beau soir, j'ai senti pleuvoir, ou plutôt grêler autour de moi, comme de bas en haut, cette profusion inimaginable de figures, de corps, d'âmes, de noms de sobriquets qui me ramenaient, par dizaines et par centaines, les gens que j'avais vu errer dans nos rues et sur nos places entre mes premières minutes conscientes et mon âge de raison – au plus tard le moment où nous quittâmes Martigues pour Aix³³. »

Cet extrait est essentiel. En effet, un quart de siècle après « Le secret », *Le Beau Jeu des reviviscences* marque toute l'importance de ces premières années chez Maurras. Boutang, philosophe, biographe, mais aussi témoin, raconte avoir interrogé Maurras alors âgé de 83 ans sur le choix, émis dans « le secret », de privilégier cette petite enfance : « C'est un Oui bien sûr ! très allègre que j'ai recueilli³⁴. » Cette réponse ne vaut pas seulement par son ton et par les « images » qui « ressuscitent ma vieille bonne Sophie, ses remplaçantes [...] »³⁵. Elle interroge aussi, comme le souligne fort justement Boutang, sur le rapport de Maurras à la question des origines, à celle de la « contingence primordiale » pour un homme qui n'est pas un déterministe, même si le déterminisme irrigue l'air de son temps.

Le départ pour Aix est, après la mort du père, une seconde « faille décisive³⁶ » pour l'enfant Maurras. Boutang

parle même d'un « exil » aixois où la vie de Marie Maurras et de ses deux enfants est marquée par des conditions de logement médiocres en appartement et des soucis d'argent. C'est cependant le prix à payer pour que les frères Maurras puissent être inscrits au collège diocésain d'Aix, dirigé, à partir de 1876, par leur curé martégal, l'abbé Guillibert. L'établissement, coûteux, est réputé pour la qualité de son enseignement mais aussi pour la force des convictions qui s'y déploient : « Climat ultra-catholique, climat légitimiste, [...] atmosphère de *réaction* au sens plein du terme » entretenue par un corps enseignant dont « beaucoup de professeurs venaient de la *Vendée provençale*³⁷ ». Le jeune Charles entre au collège en huitième. Très suivi par sa mère, incontestablement doué, il enchaîne les distinctions, en latin (sa discipline de prédilection), en grec et même en instruction religieuse. En revanche, les disciplines scientifiques et l'anglais lui conviennent moins. Les années aixoises sont celles des premières rencontres et amitiés, Xavier de Magallon et surtout René de Saint-Pons ; avec ce dernier Maurras partage un goût précoce pour la poésie, notamment pour Musset. Les échappées d'Aix conduisent Maurras à Martigues et surtout à Roquevaire, berceau de sa famille paternelle. C'est à l'occasion de vacances qu'il visite, grâce à un ami de son grand-père, le port et l'arsenal de Toulon. L'épisode le marque et décide peut-être de sa première vocation, devenir marin.

« Faille » ou « disgrâce » de la surdité

C'est en classe de troisième que Maurras est atteint d'une surdité qui est la troisième « faille » de sa jeune existence. Aujourd'hui, cette surdité de transmission serait guérie par une intervention chirurgicale bénigne³⁸ mais à l'époque il n'en est rien. Dans un récit rédigé en 1945, *Tragi-comédie de ma surdité*, Maurras a raconté les étapes d'un mal qui a commencé de se manifester à partir de

1877, à la suite d'une coqueluche, avant de se déclarer en classe en 1882 :

« [] entre 1877 et 1882, il me souvient de quelques circonstances où, écoutant de toutes mes oreilles un prédicateur ou un conférencier peu en voix, je ne distinguais plus qu'une partie de son discours. Mais cela ne m'était jamais arrivé avec mes professeurs. Or, un jour, en troisième, on dictait une version latine, exercice où je n'étais pas mauvais ; d'ordinaire, le texte dicté, au fur et à mesure que je le prenais, me dévoilait les grandes lignes de son sens. Cette fois, non seulement la signification générale m'échappait, mais je ne reconnaissais plus les mots du vocabulaire, qu'ils fussent rares ou familiers. Le lendemain, je fus appelé au tableau noir pour y poser des chiffres à la dictée. Ce fut un désastre. Pas un qui fût exact. J'entendais si mal qu'il fallait craindre de ne plus entendre du tout³⁹. »

Les conséquences de cette affection sont d'abord d'ordre médical et Maurras, d'Aix à Marseille et plus tard à Paris se voit administrer les traitements les plus variés, sans le moindre succès. La surdité marque donc une « bonne moitié de [s] a vie », une surdité qu'il qualifie de « moyenne » et qui reste à l'en croire « stationnaire » entre son âge de 21 et de 70 ans⁴⁰. Les termes cachent mal une réalité quotidienne difficile racontée plus avant dans le récit : « L'obligation d'assister comme un absent à des conversations qu'on tenait devant moi me causait une pénible humilité et le recours perpétuel à des interprètes répétiteurs exigeait de ma part beaucoup de confiance en eux. Mon frère y excellait⁴¹. » Ce mal qui frappe le collégien a des implications immédiates sur sa scolarité résumée en une phrase : « En ce point se perdait tout mon bagage d'écolier, où il allait se perdre, quand tout fut sauvé par bonheur⁴². »

C'est en effet qu'intervient l'abbé Penon, alors jeune enseignant de grec et de latin déjà réputé du collège. Il ne connaît

pas directement Maurras mais a entendu parler de lui. À lire Maurras, c'est l'abbé qui prend l'initiative d'aller demander au Supérieur si sa mère consentait à le lui confier. La réponse est positive. Plusieurs décennies plus tard Maurras garde sa reconnaissance intacte en racontant ses heures passées avec celui qui allait devenir évêque de Moulins :

« Son offre spontanée fut la plus grande bénédiction de ma vie. Trois fois par semaine, l'abbé Penon venait à la maison, ou je montais dans son logement du Petit Séminaire ; ici ou là, me fut ouvert le monde des idées, de leurs rapports, de leurs conflits. Sa voix distincte et mesurée, facilement haussée à l'enthousiasme, montrait parmi les livres autre chose que des ressemblances d'époques ou des différences d'auteurs : leur esprit et leur âme ; en marge des programmes d'écoles et d'examens, j'étais exercé au plaisir de voir, comparer, juger ; [...] À partir de ces entretiens, car c'étaient des entretiens, non des classes, s'organisa ma vie mentale, sauve de tout ennui, toujours occupée et tendue⁴³. »

Cette rencontre avec l'abbé est déterminante au plan scolaire puisque Maurras peut poursuivre et approfondir sa formation secondaire. Avec brio puisqu'au terme de l'année de première il est reçu au baccalauréat avec mention, étant premier en français et en langues anciennes. Ce « succès matériel » est également essentiel au plan psychologique : il « eut pour effet de dissiper le reste du nuage sous l'ombre duquel je vivais encore » constate Maurras qui ajoute, à propos de sa « pauvre mère » : « De ce moment je lui parus cesser de penser que ma surdité barrât mes études et ma vie. » Le jeune homme se voit autrement qu'un « fruit desséché, noué pour toujours⁴⁴... » Le handicap qui le frappe a façonné la personnalité d'un adolescent qui s'est décrit lui-même comme « indigné » et « révolté » par ce « malheur ». Un « malheur » qui s'accompagne d'un désespoir qui le conduit à une tentative

de suicide par pendaison⁴⁵. Un « malheur » indissociable d'une crise religieuse et d'une perte de la foi dans laquelle la lecture des *Pensées* de Pascal aurait eu un impact profond ainsi que Maurras l'explique des années plus tard à Léon S. Roudiez, un universitaire américain qui a consacré sa thèse de doctorat à ses années de formation. Maurras lui adresse des remarques parmi lesquelles on relèvera : « [...] Pascal, lu de bonne heure avant quinze ans, déposa en moi un germe que je peux appeler **pré-kantien** et qui fut le principe de mes premières mises en question métaphysiques et religieuses.⁴⁶ » Un « malheur » enfin qui ne débouche pas sur un isolement total. L'adolescent reste en effet socialisé car sa mère, l'aide de ses anciens condisciples les plus proches (dont René de Saint-Pons) et la « complicité » des enseignants lui ont permis de prendre « sa part des récréations et des promenades du collège ». Pendant les vacances, il partage son temps avec les futurs abbés Boulat et Sabatier. Le second bac est préparé dans les mêmes conditions et se termine sur un succès. Succès différé car Maurras ne l'obtient qu'en novembre 1885. Il est alors âgé de 17 ans et demi et se pose pour lui le choix de son avenir. Le projet d'entrer à Navale est abandonné depuis longtemps. Mais la surdité complique bien les choses pour d'autres études. Que faire ? Où ? Et pour quel projet ? Tels sont les termes d'une question posée à Maurras et à sa famille qui font le choix de quitter les rives de la Méditerranée et de « monter » à Paris à la fin de 1885. Au cœur de cette décision, on retrouve l'abbé Penon, celui qu'Axel Tisserand désigne à raison comme « le tuteur de fait du jeune Maurras⁴⁷ ».

« Hors le jour, je lui dois tout... »

Cette formule de Jacques Bainville appliquée à Maurras est bien connue. Ce dernier la reprend des années plus tard à propos de l'abbé Penon, décédé en 1928 et dont il

a célébré sans relâche la mémoire : « Je ne quitte jamais son tombeau de Simiane, où je vais plusieurs fois par an, sans lui rendre l'hommage que Jacques Bainville était bien moins fondé à m'adresser⁴⁸. » L'abbé Penon n'a pas été seulement pour le jeune Maurras un précepteur de choix. Il est rapidement devenu, comme l'atteste leur très volumineuse correspondance (1883-1928), un confident majeur et un maître d'études à distance pour le jeune homme avant que les deux adultes ne deviennent des amis. Pour la connaissance des débuts de Maurras, leur correspondance, récemment publiée, est une source de première importance. L'« élève tout dévoué » Maurras ne résiste pas en effet au « bavardage » et s'en excuse auprès de son « cher Professeur⁴⁹ » qui devient en 1885 son « Bien cher maître ». À lire ces échanges, on observe la boulimie livresque de l'adolescent. Ses lectures vont de la critique littéraire à l'histoire, des classiques à des feuilletons littéraires croisés au hasard d'une bibliothèque bien fournie d'un ami de la famille. La correspondance esquisse une chronologie des découvertes du jeune Maurras, donne la mesure de la précocité de certaines références et procure un éclairage instructif sur sa sensibilité politique à l'âge de 16 ans. Ainsi, lorsqu'en août 1884 Maurras commente à Penon sa lecture de Taine d'une phrase riche d'avenir : « Il me semble que je me fais à sa politique toute expérimentale », l'abbé lui répond : « Taine vous fait revenir un peu de votre enthousiasme pour 89, à la bonne heure⁵⁰. » En littérature, l'abbé Penon dénonce le « modernisme [...] à outrance » de Maurras et sa « haine pour les vieux classiques ». On note aussi le souci du maître de discipliner son élève et de lui intimer de se « priver » de lectures vagabondes pour préparer la session de septembre du bachot, ce à quoi Maurras obtempère en envoyant à l'abbé le récit détaillé de ses révisions.

Le bac en poche, le départ pour Paris se précise. L'avenir du jeune Charles avait été « discuté en famille avec l'abbé

Penon ». Lequel avait convaincu la mère de Maurras d'éloigner son fils d'Aix. Il y a l'espoir de le faire soigner. Son avenir professionnel est aussi en jeu : « Il ne faut pas [...] que Charles reste seul en Provence. Il y a trop d'amis, il y perdra son temps. À supposer qu'il se sente trop seul à Paris, la solitude parisienne sera pour lui un secours et un aiguillon⁵¹. » La décision est donc prise d'une inscription en licence d'histoire (Maurras aurait préféré la philosophie) avec comme perspective une carrière d'écrivain assise au départ sur le journalisme. Le projet, rapporté à l'époque, n'a rien d'original. Maurras, accompagné de sa mère et de son frère, quitte Martigues le 30 novembre 1885, muni de lettres de recommandations pour différents journaux et revues.

Arrivé à Paris le 2 décembre, installé avec les siens rue des Fossés-Saint-Jacques puis rue Cujas, Maurras se consacre à l'étude mais hors des canons universitaires, même s'il est inscrit à la Sorbonne. La surdité l'empêche de suivre un cursus normal et d'abord d'assister aux cours. Il ne fréquente pas non plus les conférences à la Sorbonne où il trouve « les élèves trop nombreux » et où « il n'y a pas moyen d'approcher assez les professeurs⁵² ». Il pense se tourner vers les conférences de l'Institut catholique mais se retrouve finalement à travailler seul. S'il assume ce choix dans sa correspondance avec l'abbé Penon, le souvenir par la suite en est douloureux :

« [...] Paris me soumettait à un régime de Tantale. Tant de cours ! de leçons ! de conférences ! et de si grands maîtres ! Ces vastes institutions d'enseignement et qui enseignaient tout ! N'importe qui pouvait s'y désaltérer à longs traits, moi seul ne pouvais y asseoir qu'un fantôme de corps, dissocié de sa pensée ! Tout ce que j'aurais pu apprendre ! Tout ce dont j'étais laissé ignorant⁵³ ! »

Cette frustration, Maurras s'emploie à la surmonter en fréquentant les bibliothèques, à commencer par celle

de l'Université. Son récit nous renseigne sur la mémoire qu'il a de son état d'esprit d'alors comme sur son mode d'apprentissage, celui d'un autodidacte. Certains intervenants d'un colloque sur « le maurrassisme et la culture » ont mis l'accent sur le « bricolage idéologique » du penseur martégal. On y reviendra. Force est cependant déjà de constater que le jeune garçon, de par sa situation, est obligé de travailler sur un mode désordonné faute d'être guidé. Des décennies plus tard, le souvenir est vif :

« Un seul refuge pour tromper cette boulimie : les bibliothèques. C'est là que se sont consumées mes premières années de Paris [...] Mais dans ces cathédrales de livres, au cours de ces lectures dont quelques-unes décidèrent de moi, une autre amertume me reprenait. Que de recherches difficiles, que de débats, que de combats la claire voix d'un maître m'eût épargnés ! Que de tâtonnements ! Que de tour de force d'interprétation ou d'investigation ! Combien d'ouvertures me manquaient sur des problèmes essentiels, par le seul fait que souvent j'en ignorais la bibliographie et qu'il fallait la découvrir par un morne labeur. [...] Qui m'en aurait instruit ? Des camarades ? Je n'avais pas de camarades. [...] ; je n'ai jamais mis les pieds dans une salle de cours. Aussi seul que possible, il me fallait trouver tout seul. Ce qui d'ailleurs finissait par arriver⁵⁴. »

La solitude de Maurras étudiant n'est compensée que par son contact avec l'abbé Penon qui lui demande de lui écrire tous les quinze jours et d'aborder les sujets les plus variés : « Parlez-moi tant que vous voulez et tant que vous pourrez, de vos études, de vos lectures.⁵⁵ » Si la correspondance est plus espacée que ne le souhaitent en principe les deux épistoliers, elle est néanmoins très régulière. Maurras s'y livre pleinement. Ses goûts disciplinaires, déjà marqués à Aix, s'affirment et traduisent une discrimination nette entre ce qu'il goûte et ce qu'il rejette. L'économie par exemple lui inspire un intérêt limité et de l'ironie. Chargé par Alexis

Delaire, proche de Frédéric Le Play, d'un article sur un économiste italien pour le *Polybiblion*, il traite le sujet avec désinvolture : « Je lui ai bâclé trois pages qui l'ont satisfait⁵⁶. » Deux mois plus tard, il indique à Penon : « j'aime assez mettre le nez dans l'économie politique ; les économistes sont des gens assez ridicules (à la lecture) mais on apprend beaucoup de choses dans leur compagnie : primo à manier proprement leur argot : plaie sociale, science économique [...] ; secundo cela me fait descendre à la vie pratique, quand je suis plus tenté de chevaucher les nuages avec Baudelaire ou Kant [...].⁵⁷ » L'étudiant en histoire Charles Maurras, qui fait aussi ses classes de publiciste, n'est guère passionné par cette matière : s'il relègue derrière elle la géographie, il n'en souligne pas moins le caractère secondaire : « [...] quand je saurai l'histoire, je ne crois pas que j'en fasse mon but ; elle ne sera qu'un moyen de mieux comprendre la littérature et la philosophie⁵⁸. » Ces deux dernières constituent le cœur de ses centres d'intérêt, la seconde alors peut-être plus encore que la première : « la littérature [...] a cédé un peu à la philosophie. Le plaisir littéraire m'est aujourd'hui comme un embellissement, un gentil surcroît de jouissance, ce n'est plus mon unique préoccupation⁵⁹. » À observer l'importance revêtue par la philosophie dans ses courriers, on serait tenté de considérer qu'elle a effectivement remplacé la littérature. En fait, ses appétences alternent puisqu'à la fin de mai 1886 il indique à Penon qu'il « il y a deux mois [qu'il] ne fais [t] presque plus de philosophie » et que « la plus grande partie de [s] a journée est consacrée à la littérature classique et moderne⁶⁰ ». Il faut surtout comprendre que Maurras recherche à travers l'étude de la philosophie, une réponse à une question lancinante : « Je m'étais posé bien des questions sur mon être, son origine et sa fin avant d'aborder la philosophie ; c'était surtout par ce côté que j'aimais la littérature [...]. » À première vue, ce propos peut sembler banal

mais la suite est fort éclairante sur les aspirations du jeune Maurras et sur son fonctionnement intellectuel. D'un côté, il fait état d'une « torture incessante de la raison » qui le conduit à confronter des « systèmes contradictoires » sans pouvoir trancher entre eux. En même temps, « philosopher pour philosopher » ne le « satisfait pas ». Sa « peur » est celle d'une « existence tiède », ce qu'il faut entendre comme la « perspective d'écumer soixante, cinquante, quarante ou vingt ans cette mer de la vie sans avoir l'âme d'une conviction qui l'échauffe, une espérance lointaine ». Et Maurras d'ajouter cette phrase essentielle pour saisir sa démarche : « [...] c'est pour cela que je cherche quelque chose qui ressemble à une certitude et cela trouvé, je me charge bien du reste, de compléter par mes actes ce qui a été commencé par mes pensées⁶¹. » Pour l'heure, il n'est nullement question de « nationalisme intégral » mais bien davantage de ce, qu'après Penon, il appelle « la nostalgie du divin ». Le jeune Maurras livre, courrier après courrier, ses sentiments et analyses sur son « doute » :

« Si les résultats se mesuraient à l'ardeur du désir, il y aurait longtemps que je serais en possession du vrai et que je saurais de quel côté me tourner pour être tranquille. Il faut par-dessus tout la foi, me répondez-vous ; il la faut, mais je la désire, je la veux. Est-ce ma faute à moi si un point d'interrogation se pose entre mes yeux et toute affirmation catégorique ? »

Et l'épistolier d'ajouter quelques lignes plus loin :

« si on propose de me rapatrier dans cet inconnu que je désire, encore faut-il que je sache si le vaisseau est solide, si le capitaine est de bonne foi, et si vraiment le pays vers lequel il cingle est bien celui vers lequel je rêve sans l'avoir jamais vu ? Que je sois seulement certain de cela et vous verrez si j'hésiterai à mettre pied dans la barque et la main à la rame, s'il en est besoin⁶². »

Le jeune homme isolé à Paris trouve en l'abbé Penon un interlocuteur chaleureux et attentionné où l'enseignant, l'ecclésiastique et l'ami se confondent. Il prend soin de s'occuper des études de son protégé mais juge rapidement qu'une licence ne lui est pas forcément utile car elle ne pourrait lui servir que pour une carrière dans l'enseignement, inenvisageable : « Puisque vous avez commencé à la préparer [...] je ne vois aucun inconvénient à ce que vous tentiez la chance ; mais si vous avez un échec, ce sera un petit malheur⁶³. » Penon est aussi un lecteur attentif et admiratif de son ancien élève dont il commente avantageusement les premières publications, notamment dans les *Annales de philosophie chrétienne*, connues et discutées à Aix. Lui, l'aîné, n'hésite pas à affirmer son admiration au cadet qu'il aspire à voir « un jour et bientôt, jouir de la réputation qui [...] semble due à [son] talent et de tous les avantages qui en seraient la suite⁶⁴ ». Pourtant, ce sont bien ses interrogations philosophiques qui le questionnent et le font réagir, y compris si la réussite par la plume devait être au rendez-vous : « Mais ce bonheur serait troublé et même complètement empoisonné, si je vous sentais en même temps, dans cet état d'angoisse, de vide moral dont vous m'avez parlé en termes si tristes. » L'ami rejoint ici le clerc qui s'assigne une mission ainsi définie :

« Je ne me résignerais jamais à vous voir éloigné de ces croyances, de ces pratiques pour lesquelles votre intelligence et votre cœur sont si bien faits, et qui donnent seules à la vie sa vraie signification, sa vraie fécondité, qui sont la seule consolation aux heures douloureuses. »

Une partie importante de leurs échanges est donc consacrée à ces questions où l'abbé propose des réponses générales qu'il s'efforce d'adapter au jeune Maurras. Avec un objectif fort bien identifié par Axel Tisserand : « pour Penon, seule la Vérité majuscule et incarnée pourra satisfaire cette âme souffrante⁶⁵. » Si l'étude approfondie de la philosophie est